

EXERCICES DE DÉSESPOIR

MIHAELA-GENȚIANA STĂNIȘOR

*L'espoir est la pierre avec laquelle l'esprit se brise les ailes.*¹

Abstract. We analyse the theme of hope as it appears in Cioran's latest book *Fenêtre sur le Rien*. We show that Cioran takes a paradoxical view on this matter in accordance with the background of his philosophical pessimism. Hope is reconstructed starting from despair since, for him, hoping for good writing depends on existential despair. In fact, hoping means what is worst for Cioran, since it leads to optimism, obnoxiousness, degeneracy in philosophy. As a means to a better description, we stress the differences between Cioran's view on the matter and those of Leibniz and Pascal.

Keywords: hope; philosophy; Cioran; Leibniz; Pascal; love; death; writing.

INTRODUCTION

En 2019, les éditions Gallimard ont publié un livre de Cioran écrit en roumain, *Fenêtre sur le Rien*. Il s'agit du dernier manuscrit de dimension plus importante, qui date des années 1943-1945, postérieur au *Bréviaire des vaincus* et à *De la France*, mais, probablement antérieur aux *Divagations*, nous précise Nicolas Cavaillès, son traducteur français. Le livre en roumain paraît seulement en 2021.²

Il nous semble que ce dernier livre de Cioran propose une interprétation paradoxale de l'espoir, un thème qui est essentiel pour toute sa pensée mais qui n'a pas été suffisamment approfondi par la critique littéraire aussi bien roumaine que française. Cioran a une position contradictoire par rapport à l'espoir, qu'il invoque fréquemment au long de ce livre comme nous allons le voir.

¹ Emil Cioran, *Fenêtre sur le Rien*, traduit du roumain par Nicolas Cavaillès, Paris, Gallimard, coll. « Arcades », 2019, p. 81.

² Constantin Zaharia, qui est responsable de l'édition roumaine, préfère lui donner un autre titre : Cioran, *Carnetul unui afurisit*. [« Carnet d'un damné »]. Stabilirea textului, prefață, note și variante de Constantin Zaharia, București, Humanitas, 2021.

Mihaela-Gențiana Stănișor ✉

Universitățile „Lucian Blaga”, Sibiu, Roumanie; e-mail: mihaela.enache@ulbsibiu.ro

Rev. Roum. Philosophie, 65, 2, pp. 261–280, București, 2021

Le titre français de ce manuscrit, qui n'en portait aucun, a été choisi par Cavaillès, qui s'explique dans son « Avant-propos » :

Le manuscrit ne porte aucun titre ; celui que nous lui attribuons, *Fenêtre sur le Rien*, est extrait de sa première page et de son tout premier aphorisme, à bien des égards programmatique : le motif du Rien habite l'ensemble de ce texte particulièrement ouvert, dont l'auteur se décrit en « fanatique de l'éventualité » et qu'imprègnent constamment la dimension heuristique et provisoire propre à toute écriture *in statu nascendi*, ainsi que sa finalité – vaincre le mal par épuisement.³

Nous voyons dans ce « mal » qu'évoque Cavaillès une complexité de facettes de l'Espoir, concept-clé de ce livre, qui nourrit l'écriture et épuise l'esprit. L'espoir est la toile de fond de la philosophie pessimiste de l'auteur. Cet espoir est recréé à partir de son contraire, « le désespoir », mot initiateur et polymorphe dès le premier livre roumain de Cioran, *Pe culmile disperării* [*Sur les cimes du désespoir*]. Le plus grand mal, c'est « d'espérer », de pratiquer une philosophie optimiste, qui serait, pour Cioran, nocive, dégénérative, meurtrière. C'est pourquoi nous nous proposons d'analyser les implications d'un désespoir espéré et exposé sous forme de programme dans ce livre inédit qui fait le passage de l'écriture roumaine de Cioran, fondée sur un lyrisme apocalyptique, à son écriture française, détachée, révélatrice d'un scepticisme cathartique.

Le verbe « espérer » (trois occurrences seulement dans tout le livre, auxquelles s'ajoute « s'espérer » – une seule occurrence, et « rêver de » – une seule occurrence) occupe une position centrale dans la vision du monde cioranienne :

Toute ma vie durant, j'ai espéré me convertir à quelque chose qui aurait été supérieur à cette âme à jamais mortelle : quelque chose d'immuable, qui échapperait au néant – et j'ai seulement réussi à broyer ma sensibilité, à me vautrer dans l'éphémère et dans une convoitise dépourvue d'objet ou de cible.⁴

Fenêtre sur le Rien offre au lecteur des variations sur le même *sens*⁵ d'un mot composé : « espoir-désespoir ». Il y a de l'espoir dans le désespoir (surtout au niveau de l'écriture), tout comme il y a du désespoir à ne rien espérer (au niveau ontologique). Le processus dialectique consistant à penser par analyse et à discuter les arguments contradictoires, dans le but de découvrir la vérité, se métamorphose, sous les pressions ludiques du langage, pour devenir une expression ouverte, métaphorique, paradoxale, ambiguë de l'Espoir.

Ainsi le problème de l'espoir est-il traité à la fois lyriquement et contradictoirement tout au long du livre. Plus de trente-trois occurrences des substantifs « espoir » ou « espoirs », « désespoir » ou « désespoirs », « espérance » ou « espérances », ces deux derniers mots beaucoup moins fréquents, tout comme les verbes « espérer » ou « s'espérer ». Il faut souligner que Cioran a une prédilection pour les substantifs et la

³ Emil Cioran, *Fenêtre sur le Rien*, pp. 7-8.

⁴ *Ibidem*, p. 193.

⁵ Nous utilisons les deux acceptions du mot « sens » : « sentiment » et « raisonnement ».

forme du singulier. Rarement il a recours au verbe, ce qu'il vise est un texte descriptif, qui respire métaphoriquement, loin des théories ou des argumentations. Il préfère l'ellipse à l'argument. Pourtant, le singulier du nom, « l'espoir » ou bien « le désespoir », garde une fascination conceptuelle, se présentant comme une sorte de ruine philosophique que l'auteur voit dans le mot. Le pluriel des noms est alors la marque d'une ouverture vers l'affect, vers l'exemplification et la variation, vers le quantitatif et le non-distinctif. Un seul exemple : « Notre calvaire intellectuel nous a enseigné quelle quantité d'espoirs on a dépensée dans l'histoire – ou l'orgueil mineur d'un bilan inéluctable. »⁶ La paire « espoir-désespoir » n'est qu'une connexion, un rapprochement propre à la pensée cioranienne, tout comme « joie-tristesse », « vie-mort » ; un antagonisme qui devient unité, une symbiose vitale, une réunion de deux sentiments opposés dans le but de se compléter, et non de s'éliminer l'un l'autre.

Dans *Dictionnaire des termes cioraniens*⁷, récemment paru, on peut lire la définition du mot « espoir », suivie d'une énumération de significations que ce mot gagne dans les œuvres roumaines⁸ de Cioran, publiées sous l'égide de l'Académie Roumaine (*Carnetul unui afurisit* ne fait pas partie de cet inventaire) :

Sentiment de confiance dans la solution favorable d'une action, dans l'accomplissement d'un désir [...] confiance dans l'avenir, dans la réussite de quelqu'un. Il apparaît dans des syntagmes nominaux de type : *l'espoir de l'oubli absolu, la négation de tous les espoirs futurs, la seule source des espoirs, des espoirs d'une autre vie, le titulaire du dernier espoir, connaissance sans espoir, espoir d'une vitalité diabolique, la force des espoirs vains, les îles des espoirs, les plus incontrôlés espoirs etc.*⁹

À la lecture de cet inventaire, nous constatons que, dans son *Carnet*, Cioran traite l'espoir dans un style contradictoire et contestataire. Cela veut dire que l'expression est souvent métaphorique, concise ou paradoxale. L'espoir connaît deux tonalités : l'une lyrique et l'autre sceptique. Vers la fin du livre, le scepticisme s'intensifie comme s'il fallait marquer un certain dépassement du désespoir, des vibrations qu'il provoque chez l'être. Ce dépassement se réalise aussi dans des métatextes qui développent l'essence du langage et de l'écriture : « Ce désespoir survient après que l'on a échoué à trouver dans aucun dictionnaire de la Terre les mots susceptibles de rapiécer les lambeaux de l'âme, ni les accents dont remplir un cœur qui a été. »¹⁰ S'exprimer sceptiquement sur l(e) (dés)espoir est un salut. « Le salut par le scepticisme est la seule forme de salut que semble accepter Cioran après que toutes les autres formes, quelques-unes religieuses,

⁶ *Ibidem*, p. 204.

⁷ Simona Constantinovici (éd.), *Dicționar de termeni cioranieni*, vol. II, N-Z, Coordonare, index sintagmatic și cuvânt însoțitor Simona Constantinovici, Timișoara, Editura Universității de Vest, Milano, Criterion Editrice, 2020.

⁸ Emil Cioran, *Opere 1*, Éditione îngrijită de Marin Diaconu, Introducere de Eugen Simion, București, Editura Fundația Națională pentru Știință și Artă, 2012 ; Emil Cioran, *Opere 2, Publicistică. Manuscrise. Corespondență*, Éditione îngrijită de Marin Diaconu, Introducere de Eugen Simion, București, Editura Fundația Națională pentru Știință și Artă, 2012.

⁹ *Dicționar de termeni cioranieni*, vol. II, N-Z, *op. cit.*, p. 154. [n. tr.].

¹⁰ E. Cioran, *Fenêtre sur le Rien*, p. 227.

l'eussent rejeté. Cioran parle du salut par le doute, en prouvant que pour lui le scepticisme a fonctionné comme une véritable religion. »¹¹

L'ESPOIR – CONDAMNATION ET *AFFECTATION*

Fenêtre sur le Rien présente fragmentairement une analyse lucide du concept de l'espoir, analyse qui subit toutefois des transformations lyriques dans plusieurs aphorismes où il devient à la fois affect, métaphore et paradoxe. Cioran insiste sur la dévalorisation de ce concept, sur ses implications négatives dans la vie de l'être, sur le danger de se laisser accabler par un devenir (que tout espoir projette) sans fondement ou sens. Il faut ici signaler une certaine ambiguïté qui caractérise les formulations cioraniennes de l'espoir, qui s'expliquent aussi par son désir d'épater, de choquer, d'instituer une *philosophie des entrailles* dans laquelle l'espoir est inutile ; l'espoir fait mal à l'esprit artistique, tout comme d'autres sentiments positifs, « le bonheur » par exemple. Ce sont des sentiments qui limitent, qui arrêtent la sève nécessaire à l'écriture : « Il n'est aucune satiété dans la douleur ; le plaisir, lui, se vide. »¹² Nous pouvons déjà y voir le principe onto-scriptural selon lequel fonctionne l'écriture de Cioran : la rumination intime, la spéculation de l'avalanche intérieure des sentiments douloureux : « Résister au monde – c'est un acte de la chair. »¹³

Une pensée charnelle et humorale s'étend au long des pages sous la forme d'une dépendance de la souffrance et de la mort, cette dernière pressentie et ressentie organiquement. C'est une condamnation de l'esprit (artistique) au corps, à ses trépidations, au pourri, au cadavre (« [...] je suis un cadavre éveillé à la vie, un cadavre ayant enfreint sa tombe »¹⁴). En ce sens, une *poétique du pourri* est mise en discours, basée sur la fréquence des mots appartenant au champ sémantique de la putréfaction, au mourir, à l'espoir (paradoxal) de gagner sa tombe une fois pour toutes. Ce sont des « extrait[s] du carnet d'un damné »¹⁵ et une *projection littéraire du désespoir* comme sentiment bénéfique, total, absolu et absolument nécessaire à la création artistique. Le désespoir est, pour le poéticien Cioran, un remède au passage du temps, à sa neutralité, une forme de refuge dans le négatif, qui propose comme message onto-littéraire, « d'ensanglanter notre être »¹⁶. Le malheur est plénitude autant existentielle que philosophico-littéraire. Faire l'apologie du « malheur » devient d'une importance primordiale, car « le malheur est plein », « le malheur est un grand stimulant »¹⁷.

Dans cette apologie du négatif, contre-nature, l'espoir vient de la persistance de la souffrance existentielle ; l'espoir d'intensifier la douleur et de spéculer sur la

¹¹ Nicolae Turcan, *Cioran sau excesul ca filosofie*, Cluj-Napoca, Editura Limes, 2008, p. 79. [n. tr.].

¹² E. Cioran, *Fenêtre sur le Rien*, p. 135.

¹³ *Ibidem*.

¹⁴ *Ibidem*, p. 141.

¹⁵ *Ibidem*, p. 140.

¹⁶ *Ibidem*, p. 145.

¹⁷ *Ibidem*.

sensation de mourir quotidiennement : « Certains épuisent leurs forces dans la souffrance, ils dépensent toute leur énergie pour une meilleure captation de la douleur. »¹⁸ Cioran n'ignore pas la capacité d'espérer, mais il l'applique à des dimensions inattendues, en transformant l'être en un réceptacle de malheurs, en faisant de lui un héros triste, un Don Quichotte qui n'espère que se confronter à un mal de plus : « Le secret de la vie gît dans la capacité d'espérer. L'être le plus béni jamais imaginé par l'homme est assurément le Chevalier à la Triste Figure. »¹⁹

Dans cette onto-poïétique paradoxale, le désespoir devient un affect miraculeux, une forme d'optimisme mystérieux, une voie (et voix) du trouble intérieur, « la *malédiction lumineuse* »²⁰. La vie dure alors autant que « Notre capacité à vivre est fonction du désespoir que nous étouffons. »²¹ Le désespoir est ainsi un concept en mouvement constant ; il incite au déroulement existentiel, à la (dé)route d'être en vie, au passage frénétique, à l'intensification des sentiments. Il ne permet aucune forme de statisme, de consolation, de rassurement. Il n'offre pas la chance d'une certitude, d'une fixation existentielle, d'une « foi ». Il est, en réalité, la quête d'une foi, d'une certitude, d'un repos, d'une conversion. D'où ses connotations philosophiques, théologiques, littéraires, imaginatives. Le parcours existentiel et scriptural de Cioran est réalisé grâce au désespoir stimulant et stigmatisant de la foi. Au niveau personnel, existentiel et religieux, l'espoir mène à l'échec total. Mais il apporte la parfaite réussite dans le domaine littéraire. « Traîner encore chaque jour [...] la pompe de l'espoir »²², comme Cioran le dit d'une façon elliptique, par un infinitif symbolique, représente en fin de compte le succès d'un art onto-poïétique privilégié, assumé, sauveur.

LE DÉSESPOIR COMME SALUT DE L'ÊTRE HANTÉ

Tout au long de notre lecture, nous constatons que le penseur cultive avec conviction une contre-philosophie leibnizienne, grave et sérieuse. Aucune vision optimiste du monde et du destin de l'être ne surgit de ce *Carnet d'un damné*²³, sa vraie hantise est d'anéantir tout espoir, tout bonheur, selon le principe qui sépare l'homme

¹⁸ *Ibidem*, p. 146.

¹⁹ *Ibidem*, p. 148.

²⁰ *Ibidem*, p. 158. C'est Cioran qui le souligne.

²¹ *Ibidem*, p. 159.

²² *Ibidem*, p. 214.

²³ La présence du mot « carnet » dans le titre révèle deux aspects importants : celui d'un *laboratoire de création*, d'une écriture qui se cherche tout en s'écrivant, qui fonctionne fragmentairement, par une remise en question philosophique et linguistique de tout ; celui d'une *écriture de soi*, intimement suivie par un moi qui se libère déjà du lyrisme des premiers livres roumains, car l'expression, tout comme le souligne Zaharia, de forte concentration, évoque une sorte de parole archaïque et religieuse. On pourrait même affirmer qu'il s'exerce à esquisser un « Traité d'Expression » (Cioran, *Fenêtre sur le Rien*, p. 23), en reprenant « Au commencement fut le Verbe » pour donner un sens littéral, pour tomber dans l'univers langagier, entre les mots soumis aux maux des organes. Le principe de fonctionnement de ce livre et de cette écriture est expliqué par Cioran dans un aphorisme-métaphore : « Chaque goutte de pensée creuse dans l'espace la tombe d'une autre pensée. » (*ibidem*, p. 24). Il s'agit d'un enchaînement humoral, textualisé et métatextualisé.

qui pense par obsessions de celui qui ne pense pas car il n'a pas d'obsessions. Le premier fragment du livre évoqué, bénéficiant d'une formulation définitionnelle rigoureuse, insiste sur deux catégories d'êtres : « l'imbécile » et « le hanté » ; même si les deux termes, « l'être » et « le hanté » ne figurent pas dans la traduction française, ils apparaissent dans le texte original en roumain, car Cioran veut entamer une approche plus analytique et plus catégorielle :

L'imbécile fonde son existence sur ce qui *est*. Il n'a pas découvert le possible, cette fenêtre sur le Rien...

L'imbécilité est l'enracinement suprême, inné, une indistinction d'avec la nature et qui tire sa gloire des dangers qu'elle ignore. Car nul n'est moins opprimé que l'imbécile, et l'oppression est le signe d'un destin à l'écart de la mollesse et de l'anonymat du bonheur.²⁴

Le hanté est celui qui vit au-delà de « l'espoir » et du « bonheur », parmi les spectres du « désespoir » et du « malheur », qui représentent pour lui des moyens d'initiation à la pensée interjective, viscérale, répétitive, obsessionnelle, destructive d'illusions, ces dernières étant la forme d'espoir contre laquelle Cioran s'acharne avec le plus de force. Dans sa pensée paradoxale, l'espoir ne peut (re)présenter qu'un monde finissant car il nie l'évidence d'un être destinée à la mort, d'un inconvénient d'être né, tandis que le désespoir ouvre le monde de l'éternel possible, d'une rumination *ad infinitum* de l'absurde et de l'inutilité de l'existence.

PENSER CONTRE L'OPTIMISME. L'ESPOIR CIORANIEN, L'OPTIMISME LEIBNIZIEN ET LE PARI PASCALIEN

Cette problématique de l'espoir est liée à celle de l'optimisme, à une vision lumineuse de voir le monde. Mais chez Cioran, l'espoir pose problème, surtout quand l'auteur affirme qu'il lui est organiquement impossible d'espérer un monde où règnerait le bien. En analysant l'optimisme de Leibniz, Alain Chauve affirme :

Le problème du mal, c'est le problème de l'optimisme. En effet, le pessimisme n'a aucun problème avec l'existence du mal. Pour lui, le mal existe ; c'est un fait qui ne se discute pas : il y a le mal ; il y aura toujours le mal et, finalement, il n'y a que le mal parce que tout va mal et qu'on ne peut rien y faire. Par contre, pour l'optimisme, le mal pose un problème. Tout devrait aller bien ; tout ira bien et néanmoins il y a le mal. Comment est-ce possible ?²⁵

²⁴ *Ibidem*, p. 13. Et l'original roumain : « Prostul își bizuie existența numai pe este. El n-a descoperit posibilul, fereastra spre Nimic... // Prostia este înrădăcinare supremă, nativă – e indistinția de fire – și își extrage faima din lipsa de primejdii. Căci prostul e ființa cea mai puțin băntuită, iar băntuirea e semnul sorții separate de trândăvia și anonimatul fericirii. » Cioran, *Carnetul unui afulisit*, p. 31.

²⁵ Alain Chauve, « L'optimisme de Leibniz », *L'enseignement philosophique*, 2018/2 (68e Année), pp. 33-42. DOI : 10.3917/eph.682.0033. URL : <https://www.cairn.info/revue-l-enseignement-philosophique-2018-2-page-33.htm> Consulté le 29 septembre 2021.

Pour Cioran, dans l'existence, tout se réduit au mal ; on naît avec le mal, la naissance représente un « inconvénient », on est victime du péché originel. Dans ces conditions, le devenir n'a aucun sens, l'avenir n'apporte rien de bon. Quoi espérer ? Devenir sceptique est la solution qu'il envisage : « Celui qui saisit l'inanité du devenir ne peut plus accepter l'histoire. Pour lui, le doute semble être le seul titre de noblesse de la pensée, et le scepticisme de la chair affligée et de l'esprit, le dernier ornement de son inconsolation. »²⁶ Ou bien s'exercer dans l'imagination créatrice-destructrice : « Nous tournoyons, et le monde avec nous, dans une géométrie négative que l'Indifférence oblige à renoncer à toute ligne ou figure et à se réfugier au niveau du possible, antérieur à la constitution de toute forme de monde, comme à notre propre constitution. »²⁷ L'espoir devient ainsi un refuge dans l'imagination, dans un autre monde qui échapperait à cette « géométrie négative », à ce monde invivable.

Dans ses *Essais de théodicée*²⁸, Leibniz évoquait et expliquait trois formes du mal que nous pouvons déceler, sous une forme stylisée, dans l'écriture cioranienne du *Carnet* : 1. le mal métaphysique, qui consiste dans la simple imperfection ; 2. le mal physique, qui est représenté par la souffrance ; 3. le mal moral, lié au péché. Mais Cioran, moins préoccupé par la volonté divine, ne se contente pas de philosopher autour de ce que Dieu veut « antécédemment » (le bien) ou « constamment » (le mieux). Il met tout au compte d'un mauvais démiurge et de sa mauvaise création. L'homme est né trop fragile, trop soumis à son cœur, à ses fluctuations malheureuses et surtout, il est né damné, il est né mort. À ce propos, Cioran retrouve partiellement Pascal, mais sans le suivre, sans voir dans la raison, spécifiquement humaine, une façon de se sauver et une dignité estimable : « Lorsque Dieu a créé le premier homme et oublié de lui faire un *cœur de pierre*, il l'a condamné – et sa descendance avec lui – à être sans défense face aux flèches du monde, qui toutes sont avides de sang et de symbole du sang. »²⁹ Cette expression « cœur de pierre » demande une explication. Cioran souhaite un adoucissement des sensations, des sentiments, car il les considère comme un obstacle à la vie et une voie vers l'absurde existentiel. Le parallèle avec Pascal, l'un des penseurs qu'il fréquentait, s'impose. Contrairement à Cioran, Pascal estimait que c'est par le cœur, dans son mouvement, qu'on arrive à l'essentiel de la vie, à la foi, à Dieu. Dieu peut être connu dans et par le cœur ; tout espoir en Dieu est sauveur :

Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point ; on le sait en mille choses. Je dis que le cœur aime l'être universel naturellement, et soi-même naturellement selon qu'il s'y adonne ; et il se durcit contre l'un et l'autre à son choix. Vous avez rejeté l'un et conservé l'autre : est-ce par raison que vous vous aimez ?³⁰

²⁶ E. Cioran, *Fenêtre sur le Rien*, p. 204.

²⁷ *Ibidem*, p. 163.

²⁸ Cf. G. W. Leibniz, *Essais de théodicée*, introduction, chronologie et bibliographie par Jacques Brunschwig, Paris, Flammarion, 1999.

²⁹ E. Cioran, *Fenêtre sur le Rien*, p. 219 [n.s.].

³⁰ Blaise Pascal, *Pensées*, Paris, Lattès, 1988, p. 112.

Pascal donne un libre choix à l'être. Il peut choisir l'amour de Dieu tout comme l'amour de soi. Cioran choisit de tout contester, Dieu, l'être, soi-même, de « calomnier l'univers » comme il le dirait plus tard. Il se voit comme un « damné » qui écrit « le carnet d'un damné ». Mais le terme qu'il emploie en roumain, « *afurisit* » est beaucoup plus subtil et polysémique. Constantin Zaharia distingue trois acceptions du mot « *afurisit* » : politique, religieuse, personnelle. Toutes les trois sont, selon nous, des tentacules du désespoir : Cioran est premièrement un exilé, exclu de sa patrie qu'il a quittée (il ne pourra plus y retourner à cause du communisme qui s'installe en Roumanie). Cela ne signifie pas qu'il n'espère pas y revenir un jour, revoir son village natal et les siens dont il parle souvent dans ses *Cahiers*. Deuxièmement, comme le précise Zaharia, il est conscient de sa propre excommunication religieuse à cause du contenu de ses livres, surtout *Lacrimi și sfîniți*. Dans le carnet, le contenu religieux tient une place prédominante, ainsi que le désespoir de ne pouvoir pas trouver d'espoir dans la foi. Rien que cette définition de la foi pour constater le scepticisme qui marque son parcours onto-poïétique : « L'espoir orienté dans une seule direction – une mort intellectuelle ... »³¹. Même l'élan de céder l'initiative aux espoirs ou à la foi lui manque foncièrement. La moindre prière est contestataire, blasphématoire, paradoxalement anti-divine, selon le ludique contradictoire espoir/désespoir : « Accorde-moi donc la force de continuer à vivre sans Toi, d'aller chercher mon salut sous un ciel absent ; donne-moi les désespoirs de la Terre, mais ne me laisse pas m'agenouiller dans une foi ! »³² Un troisième sens de ce mot roumain relevé par Zaharia vise le sentiment d'exclusion propre à l'être, la damnation comme stigmatisme existentiel. L'être est condamné à vivre. Zaharia approfondit l'interprétation du nom « *afurisenie* » [« damnation »] pour l'appliquer au métier d'écrivain. Il établit une connexion entre « *afurisenie* » et « aphorisme », car étymologiquement, l'aphorisme (« en grec, *apo* – dissociation et *horizo* – délimitation ») indique une « délimitation du soi de tout le reste, le terme original signifiant non seulement séparation, mais aussi définition »³³. Finalement, conclut Zaharia, le mélancolique Cioran cultive, ici aussi, « la suppression délibérée des illusions et de l'espoir »³⁴.

En tant que « *afurisit* » [« damné »], Cioran place l'être sous le signe de la damnation, de la prédestination à la souffrance et à la mort. Il poétise ainsi cette *prédestination* qui contient, comme le souligne Leibniz, une destination absolue et antérieure à la recherche de bonnes et mauvaises actions de l'homme. Selon Leibniz, les maudits sont destinés à être damnés car il ne se sont pas repentis. Chez Cioran, l'être en soi est prédestiné à la damnation, sans aucune possibilité de salut, sans que le problème du salut, d'un éventuel et possible salut, ne préoccupe le penseur. La création est mal faite puisqu'on naît pour mourir. Chez Cioran, la naissance en soi est un mal qui tue tout espoir, toute capacité d'espérer. Il aurait été mieux de ne pas naître. Ainsi

³¹ E. Cioran, *Fenêtre sur le Rien*, p. 220.

³² *Ibidem*, p. 200.

³³ C. Zaharia, „Prefață”, in Cioran, *Carnetul unui afurisit*, p. 10.

³⁴ *Ibidem*, p. 18.

toute souffrance et toute mort sont éludées. Là où Leibniz considère que le mal ne vient que d'une privation, Cioran conçoit la philosophie sans espoir d'une *existence-suite de privations* dans le pire des mondes possibles. Il rejette tout optimisme leibnizien pour montrer le mal de l'être, la pourriture qui gît dans les profondeurs de l'homme et qui le conduit de mal en pire, d'une maladie à l'autre. Il est né damné, il est ensuite victime des maux du corps, des souffrances physiques et spirituelles, de ce que Cioran appelle « la torture du probable³⁵ ». Car « Il y a dans la jalousie [par extension, dans tout sentiment, nous ajouterons] un désir [*dor*] de souffrir à tout prix. »³⁶

LA POURSUITE DU DÉSESPOIR AMOUREUX

Cioran reste paradoxal quand il aborde les thèmes de l'amour et de la femme, qui font figure, dans le livre qui nous occupe, de thèmes obsédants. Mais il n'y a pas de salut par l'amour ou l'idéal féminin. La problématique est toujours exprimée d'une manière passionnée mais contradictoire.

Cioran érige l'espoir en un principe lyrique de sa onto-poïétique. Il s'agit d'un mal intérieur, *le mal de l'espoir*. Le mal de ne pouvoir pas espérer. De n'avoir rien à espérer. Pourtant, Cioran conçoit surtout deux espoirs, paradoxaux car inhabituels. Il met en scène deux possibilités : *espérer retrouver le néant*, celui d'avant la naissance où il pourrait heureusement reposer ; ce serait l'espoir ontologique fondamental ; *espérer trouver l'amour dans sa dimension thanatique*, forme d'amour absolu qui rend lyriques les trépидations du désir érotique : « Je n'ai connu la langueur [*dor*] prodigue et insistante que pour les femmes et le néant. »³⁷ Paradoxalement, l'espoir amoureux n'est en fait qu'un désespoir senti : « Ces heures que tu passes consumé par l'ardent remords de n'avoir pas trouvé un lieu où mourir, d'avoir gâché ta fin par paresse... Ce sont les heures de l'amour. »³⁸ Nous insistons sur la variante originale de cet aphorisme où passe, d'une façon plus accentuée, l'espoir d'une mort libératrice occasionnée par un amour passionné. Tout espoir ne peut se placer que dans l'union de l'éros et du thanatos³⁹. Le mot-clé est le substantif « *căință* », habituellement employé dans des textes et contextes religieux. Ici, le repentir n'a rien de théologique ; il vise la mort, l'acte de mourir en plein amour. L'érotisme finit en désespoir, comme pour confirmer la vanité de tout, de l'illusion et de l'espoir : « Je n'aurais pas sacrifié autant de temps à l'amour si je n'y avais pas vu l'épreuve la plus solennelle et la plus inutile qui soit sous le soleil. Depuis la rencontre d'Adam avec Ève, la chaîne de la vanité s'accroît d'un maillon à chaque

³⁵ E. Cioran, *Fenêtre sur le Rien*, p. 13.

³⁶ *Ibidem*. Dans une note, Nicolas Cavaillès insiste sur la polyvalence du mot « *dor* » : « il est apparenté au désir douloureux, au deuil, à la tristesse, à la mélancolie, à la nostalgie, à la langueur, au vague à l'âme, à l'état affectif du désir érotique, au mal intérieur ». Dans sa traduction française, le mot roumain couvre une sphère lexicale plus large, adaptée sans doute au micro-contexte linguistique.

³⁷ *Ibidem*, p. 15.

³⁸ *Ibidem*, p. 17.

³⁹ Cf. E. Cioran, *Carnetul unui afurisit*, p. 34.

désespoir. »⁴⁰ La conscience du péché originel, de l'impossible pardon rend l'être triste et désespéré.

La question du salut préoccupe Cioran et le détermine à faire une séparation nette entre, d'une part, la religion et la poésie et, d'autre part, entre l'homme et l'individu. Pour lui, il n'y a pas de solution dans la promesse d'un ailleurs, pas d'espoir en somme ; il n'y a que le désir de l'expression, de trouver la formule qui surprend au mieux le fond des croyances ainsi que son parcours initiatique à travers toutes les religions :

J'ai aimé toutes les croyances jusqu'au point où elles commencent à prêcher le salut. Leurs questions et leurs constats sont superbes, mais salis dans la part « positive » de leurs solutions. La religion concerne l'homme, les gens ; la poésie *l'individu*. Aussi la poésie est-elle, d'entre tous les mensonges que brassent les mortels, celui qui ment le moins. Aucun vers n'a jamais proposé quoi que ce soit à quiconque. Le réconfort – même *négatif*, comme dans le bouddhisme – trahit la petitesse philosophique d'un étiolement dans la formule, tandis qu'un vers te laisse dans une solitude accrue, et plus vraie.⁴¹

Cioran n'est jamais à la recherche du bien, relatif ou absolu, comme l'est Candide, le personnage voltairien qui se voit confronté, dans un parcours initiatique, à toutes les formes du mal ; Cioran choisit de faire un voyage littéraire dans le but de varier les facettes du Rien, toujours ciblé, voulu, attendu ; le Rien qu'il regarde avec un espoir *négatif*, pour reformuler son oxymore, de sa fenêtre *intérieure*, ouverte sur un monde à son goût (artistiquement paradoxal) qui le dégoûte sur le plan existentiel. Pour Cioran, l'être n'est pas imparfait parce que Dieu est parfait et le Seul parfait. Il n'y a pas, chez lui, de doctrine du meilleur (monde, être, moi) ; il y a tout simplement une figuration de la négation, de la délimitation du Créateur et de sa création, de soi-même. Il n'y a de voie possible que vers l'approfondissement de la vision pessimiste, par suppression de l'espoir, sans ce tumulte illusoire qui domine le personnage de Voltaire :

Quel est donc ce pays, [...] inconnu à tout le reste de la terre, et où toute la nature est d'une espèce si différente de la nôtre ? C'est probablement le pays où tout va bien : car il faut absolument qu'il y en ait un de cette espèce. Et, quoi qu'en dit maître Pangloss, je me suis souvent aperçu que tout allait mal en Westphalie.⁴²

Chez Cioran, il n'y a pas d'espoir d'un monde nouveau, d'un avenir meilleur. Pas d'attentes non plus. « Le jardin » de Cioran est la langue qu'il faut cultiver avec lucidité pour qu'elle puisse donner les fruits de l'imagination créatrice.

Cioran, en sceptique, prosaïse l'indifférence devant tout. Si Voltaire entreprend un voyage narratif à travers les préjugés et les illusions, Cioran, pour sa part, sur un plan plus lyrique et aphoristique, en réalise un autre, vers le Rien absolu, pour montrer progressive-

⁴⁰ E. Cioran, *Fenêtre sur le Rien*, p. 18.

⁴¹ *Ibidem*, p. 19.

⁴² Voltaire, *Candide ou l'optimisme*, in *Zadig et autres contes*, préface Bruno Vincent, Paris, l'Aventurine, 2002, p. 131.

ment les avantages du désespoir. Finalement, tous les deux accomplissent la même mission, bien formulée par Claude Blum à propos de Voltaire : « Cette démystification est nécessaire pour qu'enfin, débarrassé de toutes les fausses valeurs, de toutes les consolations illusoire, l'homme retrouve son vrai visage. »⁴³ Et quel serait, dans l'acception de Cioran, « son vrai visage » ? C'est un visage pourri, expression de sa damnation, de sa prédestination à la mort. Ce qui lui reste, c'est de « Sentir notre putréfaction intérieure, la vivre comme une maladie nous donne l'illusion de la santé. »⁴⁴

On a souvent commenté le côté dandy de Cioran ainsi que son attachement au « désespoir », mot-clé de sa création dès son premier livre, publié en roumain, traduit plus tard en français sous le titre *Sur les cimes du désespoir*. Pour un jeu de mots qui convienne à Cioran et à sa vision onto-poétique, le seul espoir scriptural est dans le désespoir existentiel. C'est dans le pessimisme et la tristesse que Cioran découvre la clé d'accès au verbe. Raphaël Enthoven parle, à propos de Cioran, de l'absurde existentiel provoqué par le sentiment de se confronter quotidiennement avec le néant et de l'impossibilité de concevoir l'existence de Dieu :

Mais il arrive aussi que la vie lui inspire, comme une mauvaise blague, un soupçon d'espoir (« cette vertu d'esclave »), aussitôt suivi de la certitude incurable que, malheureusement, tout cela n'a aucun sens. Alors il souffre d'être déçu une fois de plus, sa tristesse devient un « appétit qu'aucun malheur ne rassasie », et le devenir lui fait l'effet d'une « agonie sans dénouement » ... Est-ce la noirceur de l'existence qui lui maintient les yeux ouverts, ou sont-ce les nuits blanches elles-mêmes qui le rendent si sombre ? Le fait est que Cioran éprouve avec l'insomnie (dont il a souffert dès qu'il a quitté, à l'âge de dix ans, son village natal) la pesanteur d'une « continuité funeste » où plus rien ne dissipe le sentiment du néant. Comme il est seul à sentir que l'aube n'est pas un commencement et que le jour n'est pas le contraire de la nuit, l'insomniaque souffre d'un mal qui le dissuade d'avoir la foi : « Sans Dieu tout est néant ; et Dieu ? Néant suprême... Quel dommage que, pour aller à Dieu, il faille en passer par la foi. »⁴⁵

TROUVER LA FORMULE – L'ESPOIR SUPRÊME

Le credo littéraire de Cioran est bien exprimé dans un aphorisme centré sur l'histoire d'« un homme » (il s'autodéfinit sous une forme impersonnelle) qui fait passer l'absurde de l'existence en aphorisme : « Que peuvent-ils encore attendre d'un homme qui de l'aurore jusqu'au crépuscule s'attelle à changer en définition toute absurdité constatée sous le ciel ? »⁴⁶ Ne serait-ce alors dans *la formule* ou « la défini-

⁴³ Claude Blum, « Préface », in Voltaire, *Candide ou l'optimisme*, Paris, Hachette, 1976, p. 29. C'est l'auteur qui souligne.

⁴⁴ E. Cioran, *Fenêtre sur le Rien*, p. 23.

⁴⁵ Raphaël Enthoven, « Cioran, dandy bavard du désespoir », in *L'Express*, n° 11/2005 https://www.lexpress.fr/culture/livre/cioran-dandy-bavard-du-desespoir_810732.html Consulté le 17. 09. 2021.

⁴⁶ E. Cioran, *Fenêtre sur le Rien*, p. 15.

tion » le suprême Espoir de donner un *autre* sens à la vie ainsi qu'à sa propre vie ? Espérer trouver la formule. Espérer vivre, rester et mourir dans cette formule : « Trouver une formule – et mourir. »⁴⁷

La méditation comme mode de vie et source d'écriture révèle le néant comme finalité absolue. La foi n'est pas un sentiment mais une idée. Chez celui qui pense, tout vécu est une mise en abîme dans l'espoir de trouver *la clé verbale* qui ouvre la vie des mots : « Une méditation prolongée réduit tout à néant ; si nous y survivons quand même, c'est parce qu'elle autorise encore l'*Idée* de vie. »⁴⁸ L'italique devient alors le signe d'un espoir scriptural : celui de revêtir le vide existentiel de vêtements linguistiques paradoxaux ; cela offrirait une *sortie* décente à l'homme « végétant dans l'Inexprimable »⁴⁹.

Tout espoir est dans le mot, dans une existence poétisée. L'écrivain vit dans l'espérance de cette forme de transfiguration onto-poïétique ; c'est, pour utiliser une expression cioranienne, « le mal le plus noble » :

Il faut lutter contre le sort – ou périr. Résister aux tourments de la vie, c'est la transformer en tragédie ; les accepter, en horreur. Vise le mal *le plus noble*. Transforme tes entrailles, même détruites, en poésie, en putrescence *formelle*. L'âme qui a passé par la culture s'attelle à codifier ses dissipations, et de son accoutumance à l'irréparable, elle engendre du sens ou du style.⁵⁰

Nous constatons que c'est toujours dans la poétique des italiques que se cache le sens de l'espoir tel que Cioran l'envisage. Cette fois-ci, il parle du renoncement à l'espoir, en mettant le mot-clé en italiques : « L'être le plus *atteint* renonce à l'espoir, à l'avenir – mais pas au *possible*. »⁵¹, nous précise-t-il au début d'un aphorisme plus cryptique. Que serait, dans cette logique lyrique, « l'être le plus *atteint* » ? Atteint de quoi ? Et, ensuite, le *possible* n'est-il pas un espoir ? Le plus vivifiant ? Citons la suite de l'aphorisme :

Et qu'est-ce que le possible pour une créature perdue ? Une lueur dans les ténèbres, un *miracle* au sein de son identité. La maladie admet l'absurdité d'une guérison, elle opère avec le temps. Ainsi l'homme avance-t-il la possibilité d'un *autre* instant, pour démentir une révélation élémentaire : l'irréparable, la plus oppressante de toutes les évidences.⁵²

Deux autres mots encore, appartenant tous les deux au registre ontologique, sont mis en italiques : la créature perdue est pourtant consciente de sa perte, de son « inconvenient d'être né » ; mais, comme chez Pascal, l'être est conscient de sa faiblesse, de sa « maladie » et il détient la capacité de créer une autre réalité par l'imagination. L'être est conscient de sa finitude, de sa « maladie fondamentale » ; mais il lui reste l'imagination et ses constructions. Il a à sa portée une vie imaginaire à construire. Le possible n'est

⁴⁷ E. Cioran, *Cahiers 1957-1972*. Avant-propos de Simone Boué, Paris, Gallimard, 1997, p. 563.

⁴⁸ E. Cioran, *Fenêtre sur le Rien*, p. 39.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 48.

⁵⁰ *Ibidem*, p. 51.

⁵¹ *Ibidem*, p. 52. C'est Cioran qui le souligne.

⁵² *Ibidem*.

jamais du côté du réel, l'être n'attendant rien de la réalité existentielle, mais du côté de l'irréel, de la fabrication poétique. Il peut alors se forger « un *autre* instant », c'est-à-dire une autre vie, un autre destin. Il peut devenir le dieu de son propre malheur grâce à la faculté de l'imagination. Cioran ne cherche pas de salut divin, mais une thérapie identitaire, grâce aux mots insoumis à l'évidence et à l'irréparable ontologique. Tandis que Cioran parle « d'être » ou de « créature perdue », Pascal, quant à lui, se pose la même question sur le sens de l'homme, sur sa possibilité de comprendre son existence :

Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti.⁵³

Pascal écrit sur les bénéfices de la conscience et du pari devenu célèbre, tout en insistant sur la nocivité de l'imagination, faculté maîtresse chez Cioran, forme d'espoir capital. Voici ce qu'écrit Pascal sur l'imagination :

C'est cette partie décevante dans l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours ; car elle serait règle infaillible de vérité, si elle l'était infaillible du mensonge. Mais, étant le plus souvent fautive, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant du même caractère le vrai et le faux. [...] Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer [...]⁵⁴

L'imagination est une faculté contestée par Pascal car, n'étant pas un moyen de croire, elle mène au mensonge, à l'illusion⁵⁵. À la célèbre problématique pascalienne, « Dieu est, ou il n'est pas. »⁵⁶ qui sert d'introduction à la nécessité de son pari, Cioran répondra, dans ses *Cahiers*, par une affirmation paradoxale, jeu de mots et d'espairs : « Dieu *est*, même s'il n'est pas. »⁵⁷ Nous constatons une mise en abîme du questionnement pascalien qui prouve certainement que Cioran fait partie des personnes qui, selon Pascal, « cherchent Dieu de tout leur cœur parce qu'ils ne le connaissent pas »⁵⁸ mais désireraient le connaître.

LA MORT COMME (DÉS)ESPOIR APOCALYPTIQUE

La seule certitude qui reste à l'être est celle de la mort. Mais, au lieu de se laisser écraser par la vanité de la vie dans la perspective de la mort tutélaire, il faut transformer

⁵³ B. Pascal, *Pensées*, p. 31.

⁵⁴ *Ibidem*, pp. 40-41.

⁵⁵ Pascal énumère trois moyens de croire : la raison, la coutume, l'inspiration (*Ibidem*, p. 105).

⁵⁶ *Ibidem*, p. 97.

⁵⁷ E. Cioran, *Cahiers 1957-1972*, p. 986.

⁵⁸ B. Pascal, *Pensées*, p. 87.

la mort en aspiration ; l'espoir et l'attente de la mort s'imposent comme strictement nécessaires à l'existence, pour mieux la supporter : « L'aspiration à la mort est la flamme sans laquelle les palpitations de la vie ne seraient qu'autant d'extinctions. Le néant comme force secrète et comme source de nos convulsions... Nous nous réchauffons au feu du rien..., sous le soleil de la vacuité ... »⁵⁹. Cioran fixe la source de son espoir dans une thanato-ontologie. C'est en réalité une existence à rebours, qui initie l'être à un culte de la mort et de l'absurde. L'espoir jaillit du sentiment de *vanitas vanitatum* qui, paradoxalement, nourrit l'âme d'une attente silencieuse.⁶⁰ Cioran fait de l'espoir un désir absolu et une forme de prolongement apocalyptique des sensations ; de l'impossibilité de l'espoir, il passe à sa toute-puissance, à ses flexions perpétuelles, à ses tribulations extrêmes :

Dans le cadre de l'espoir, même le rien présente la possibilité d'une existence. L'espoir est la chose la plus difficile à annihiler, car il ne s'agit pas seulement de l'existence, mais de son essence. De tout. Ce qui ne se fonde pas sur l'espoir reste extérieur à toute chose. Même le Diable espère – en mal.

Cette stimulation qui nous porte vers l'avenir est tellement grande que nous nous voyons parfois, en rêve, en train de *désirer* dans notre tombe.⁶¹

Le verbe « *désirer* », mis en italique, marque le passage entre la vie et la mort, entre ce qui est spécifiquement vital, le *désir*, et ce qui est particulièrement impossible. Car la mort signifie, principalement, l'impossibilité de désirer. La tombe n'est que la mort des désirs (des espoirs). Or, Cioran s'appuie sur cette contradiction pour souligner l'habitude de l'être de se projeter dans l'avenir par l'espoir. Il exploite sémantiquement les facettes de l'espoir, en l'assimilant souvent au « leurre », à « la chimère », à « la mystique », au « soleil », à « l'illusion » ; il s'étend sur les « leures de la foi »⁶², sur « Être ou ne pas être à l'intérieur de la chimère »⁶³, sur la mystique comme « le seul moyen de se consoler – par le néant – du néant »⁶⁴. Tout ce qui est lumineux est espoir, c'est-à-dire « un soleil dans un destin de ténèbres »⁶⁵. « Soleil », « nuages », « le pavé de la Cité » font partie d'une *scénographie de l'espoir*, forme de libération intérieure, d'apprivoisement scriptural : « À force de regarder les nuages passer, j'ai parfois l'impression qu'ils emportent avec eux mon supplice et mes tourments hors de ce monde. »⁶⁶; l'espoir est dans la solidarité de l'autre, dans le partage de la misère et de la faiblesse intérieure de l'homme comme dirait Pascal ; se faire la voix de l'absurde :

⁵⁹ E. Cioran, *Fenêtre sur le Rien*, p. 56.

⁶⁰ *Vanitas vanitatum* ! Vanité des vanités ! Ces premiers mots de l'Ecclésiaste, dont les différents chapitres sont une paraphrase de cette idée : *Vanitas vanitatum*, et *omnia vanitas*, « vanité des vanités », et « tout est vanité » sont le refrain plein d'espoir que Cioran reformule à travers son livre ; le Rien est toujours vu et disséqué philosophiquement, car seule certitude à suivre.

⁶¹ E. Cioran, *Fenêtre sur le Rien*, p. 59.

⁶² *Ibidem*, p. 25.

⁶³ *Ibidem*.

⁶⁴ *Ibidem*, p. 27.

⁶⁵ *Ibidem*, p. 28.

⁶⁶ *Ibidem*, p. 59.

« Battrer le pavé de la cité et y vendre à n'importe quel passant des restes de pensées, prostituée abstraite au service de l'absurde... »⁶⁷.

L'art interdirait l'espoir. Ce qui sert à l'écriture, c'est le regret : « Seul le regret assouplit la forme. Ceux qui regorgent d'espoir n'ont pas de style. L'obsession positive du présent et de l'avenir les place en dehors de l'art. »⁶⁸ Tout ce qui est positif, tout optimisme foncier est nocif à l'art. C'est la tristesse qui produit l'art, qui mène l'esprit à la création. C'est le crédo romantique, exprimé d'une façon aphoristique par Cioran, qui n'accepte vivre que les langueurs [*doruri*], des sentiments suspendus, évasifs, qui le dominent par leur substance mélancolique. L'art est l'expression de la volupté de la souffrance et de l'espoir d'une souffrance supplémentaire : « À chaque fois que je tombe en proie à un mal intérieur, ma nostalgie rêve aussitôt d'un autre, et ajoute ainsi une strate à l'extase – jusqu'à la rendre inaccessible [...] »⁶⁹.

Dans cette onto-thanato-poétique, Cioran valorise positivement le désespoir comme sentiment initiatique obligatoire pour trouver (littérairement) le sens profond de l'existence. Dans un fragment plus long, en fait un art poétique camouflé sous la forme d'une réponse directe au lecteur, à l'homme en général, notre auteur donne des conseils de vie paradoxaux qui seraient, dans la logique commune, une leçon de damnation au mal, de rumination permanente en vue de la mort ciblée :

Vis en vue d'épuiser le contenu de ton être, respire jusqu'au dernier tressaillement de ton cadavre, ne laisse rien te survivre, anéantis tes forces dans des actes, veille sur chaque instant jusqu'à la charogne finale, sans jamais te laisser porter par l'aile ironique d'aucune illusion. Quand ton âme ne pourra plus nourrir ni ta soif d'avenir ni aucun **désespoir** qui soit, tu auras réalisé le but de ton être. Dans ce monde, tout tend – *activement* – à ne plus exister. De cette seule façon, la création est utile, et la destruction une action positive [...] ⁷⁰

L'exercice du désespoir est considéré comme un mode de vie, le seul logique, vu les conditions de l'existence. *Cultiver le mal par imagination* serait savoir trouver un balancement entre l'existence à dérouler et la mort à attendre. Dans toute cette poétique du désespoir qui se prosaïse dans ce carnet littéraire, il y a des motifs répétitifs qui marquent sa vision sépulcrale : « les vers », « l'automne », « la tombe », « les nuages », les ténèbres », « les odeurs fétides ». Dans ce contexte littéraire, l'espoir et le désir sont vus comme des actions coupables de dévier l'être de son chemin vers la vacuité totale. L'homme en arrive à perdre « son temps à désirer désirer »⁷¹, double répétition du verbe pour reproduire l'effet de longue durée, d'un prolongement obsessionnel, fatigant. Dans un aphorisme, Cioran revient au rapport *raisonner-sentir* et lui donne une nuance ironique à l'adresse de la philosophie rigoureuse et abstraite. Toute la démarche de celui qui se déclarera « anti-philosophe »⁷² est de laisser agir le *désespoir* : « Les catégories

⁶⁷ *Ibidem*, p. 60.

⁶⁸ *Ibidem*, p. 70.

⁶⁹ *Ibidem*, p. 73.

⁷⁰ *Ibidem*, p. 78 [n.s.].

⁷¹ *Ibidem*, p. 84.

⁷² Cf. E. Cioran, *Précis de décomposition*, in *Œuvres*.

sont des salons de la pensée, que le désespoir profane. »⁷³ Il faut bien faire attention au vocabulaire dont Cioran s'est servi : « catégories », qui renvoie à Kant, « désespoir », qui peut bien renvoyer à sa pratique scripturale (*Sur les cimes du désespoir*) et « profane », mot à substance théologique, immixtion volontaire, dans l'espace littéraire, de ce qui appartient à ce monde. Cioran se tient loin des croyances, du sacré, pour n'embrasser que les larmes (effet physique du désespoir) et leurs sources incessamment variées. Espérer signifie s'isoler, vivre en inconnu absolu, sans se laisser accabler par la divinité et le sacré : « Les querelles et les croyances me semblent tellement fades que je place mon espoir en un monastère perché au sommet de quelque étoile invisible. »⁷⁴

Peut-on parler de son scepticisme en ce qui concerne l'existence de Dieu ? Et d'un éloge de la solitude et d'un sentiment religieux qui seraient ressentis dans l'inconnu et le lointain, dans une sorte d'extra-mondain ? Selon un désordre sensoriel et correspondant à un manque d'espoir absolu, le renversement se produit : il n'y a que l'enfer : « La vie est une Résurrection en Enfer. »⁷⁵ Voici métaphoriquement exprimée une vision sombre d'où l'auteur supprime tout espoir dans la résurrection ou le paradis.

Aucun salut divin ne trouble Cioran, mais justement un renversement de perspective, qui révèle la conviction dans la réalité d'une éternelle damnation, à partir de la naissance et jusqu'au-delà de la mort, une damnation d'outre-tombe comme dirait Chateaubriand⁷⁶ qui s'exclame tragiquement sur notre misère, sur notre vie qui est si vaine qu'elle n'est qu'un reflet de notre mémoire. Mais la mémoire et le passé sont sources de tourment.

Dans ce carnet, Cioran conçoit l'espoir d'un avenir greffé sur l'éros. C'est, probablement, le livre dans lequel l'amour le préoccupe le plus, un amour conçu en tant que chance d'un avenir et d'une plénitude. Dans son acception, « le possible », c'est-à-dire « l'espoir », existe encore dans l'aspiration à l'amour, à une conciliation de l'éros et du thanatos ; la formule directe, adressative (la présence du pronom personnel « tu »), que Cioran emploie régulièrement dans ses livres roumains, est présente aussi dans ce carnet de transition : « Tant que tu n'as pas aimé, tout reste possible, parce que rien n'a eu lieu. Après le grand amour, tout semble *passé*, et la fin se réduit à un geste quelconque, venu de quelque part ou de nulle part [...] »⁷⁷. L'absolu érotique transforme l'existence en une relativité absurde, en un rien toujours approfondi, en une attente de la mort. Beaucoup de fragments sont centrés sur la femme et l'amour, des thèmes auxquels l'auteur renoncera dans son œuvre française. L'amour ne sera plus un espoir mettant en doute le vide et l'absurde de l'existence. L'avenir est maintenant un espoir ou bien l'espoir est un avenir, même si morbide. L'amour (le vivre intensément) semble pouvoir remplir le présent et offrir un sens au passage du temps et à la mort ; l'amour n'est que la voie sensée vers la mort ; comme nous l'avons affirmé, l'érotique

⁷³ E. Cioran, *Fenêtre sur le Rien*, p. 84.

⁷⁴ *Ibidem*, p. 94.

⁷⁵ *Ibidem*, p. 92.

⁷⁶ Cf. François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Livres de poche, 1998.

⁷⁷ E. Cioran, *Fenêtre sur le Rien*, p. 108.

cioranienne est toujours thanatique ; son sens ultime est de se familiariser avec la mort du corps dans l'apogée sensoriel :

Entre les bras d'une mortelle, on regarde le temps avec un air impuissant, comme si l'on découvrait l'éternité au fond d'une tombe. C'est la même révélation décisive. Du reste, la femme n'est-elle pas notre tombeau dans le temps, et n'enterrons-nous pas dans la sueur et dans le rêve l'effroi que nous inspire ce moment donné, dont toutefois un cimetière autrement authentique nous guérira ?⁷⁸

L'ESPOIR – UN *ARS MORIENDI* TRANSFIGURÉ

Deux espoirs apparaissent explicitement dans ce carnet élégiaque : *la souffrance* que l'auteur cherche continuellement en voulant la transformer en une autre souffrance (plus grande encore) et *l'amour*. L'idée d'avenir (intimement lié à la faculté d'espérer) comprend chez Cioran deux attitudes existentielle et scripturale que nous pourrions synthétiser ainsi :

– *Omnia vincit amor*⁷⁹, mais en lui ajoutant une note spécifiquement cioranienne et qui conçoit le véritable amour comme sentiment thanatique, dans une symbiose capable de rendre le sentiment absolu ; la mort devient un amour accompli ou en train de s'accomplir ;

– un *ars doloris* synthétique, condensé et concis, pour quintessencier, en des mots ludiques, la damnation de l'être :

[...] en retournant chaque mot dans tous les sens, en en pressant la sève et en le combinant à un autre, on atteint une virtuosité qui offre consolation et rachat pour les pertes subies dans le réel. Ce jeu s'avère plus résistant que l'être, et la passion du symbole nous fait oublier l'éphémère qui se cache sous ces figures.⁸⁰

À l'éloge de la souffrance que Cioran fait à travers tous ses livres, en conformité avec son credo que « Les souffrances qui n'entrent pas dans l'histoire de la littérature disparaissent sans laisser trace. »⁸¹, il ajoute une dimension charnelle plus poussée, baudelairienne : l'obsession de la charogne, de la chair pourrie, des vers, de la décomposition corporelle, du cadavre tombal. Le champ sémantique de la putréfaction est vaste et on y rencontre souvent l'idée que toute vie finit dans la putréfaction qui lui est propre, et que le but de l'existence se trouve dans le pourri, qu'il n'y a rien au-delà du cadavre : « *L'Arbre de vie* est atteint ; ses fruits sont putrides. »⁸² Ce permanent mélange onto-thanatique constitue la substance de profondeur du fragmentaire cioranien. Son auteur se trouve lui-même en mouvement identitaire et idiomatique :

⁷⁸ *Ibidem*, p. 112.

⁷⁹ Cf. Virgile (*Églogue X*, v. 69) : « *Omnia vincit amor et nos cedamus amori* » : « L'amour subjugué tous les cœurs, et nous aussi, cédon à l'amour ».

⁸⁰ E. Cioran, *Fenêtre sur le Rien*, pp. 115-116.

⁸¹ *Ibidem*, pp. 129-130.

⁸² *Ibidem*, p. 122.

« La marche sans relâche est un art de ne pas mourir – *dans le sentiment de la mort*. Ou plus précisément : un *Ars moriendi* – dans l’obsession de la vie. »⁸³

Dans les écrits français, le lecteur ne retrouvera plus les effusions lyriques de l’espoir, ni les rêves inconsolés d’un amour sauveur. Cioran deviendra plus subtil et plus sceptique, plus analytique encore, plus réflexif et moins confessionnel dans ses rapports avec le monde et l’autre, avec lui-même envisagé comme un autre.⁸⁴ À la fin de son livre, il s’exprime avec lyrisme et scepticisme sur ses attitudes existentielle et scripturale :

Je n’ai cessé de rêver d’un pays sans humains, sans climat, sans idéaux, neutre à la terre comme aux astres et qui ne ressemblerait pas à la vie, ni peut-être à la mort non plus, un empire de brume vaguement argentée où river mon regard ensorcelé par la tentation de l’inexistence.⁸⁵

À LA RECHERCHE DE L’ÉTERNEL PARADOXE

Dans *Fenêtre sur le Rien*, nous découvrons un Cioran qui aborde le thème de l’espoir, en l’exprimant à l’aide d’expressions paradoxales. Nous considérons que dans ce manuscrit qu’il a abandonné, Cioran s’exerce à la pratique d’une écriture paradoxale, tout en forgeant une poétique de l’espoir désespérant. Ingrid Astier a bien mis en évidence l’importance du paradoxe chez Cioran :

Par le paradoxe, Cioran postule une pensée organique, qui fuirait l’homogénéité fallacieuse de la théorie. Le paradoxe est au service de la nuance, la variation du point de vue permettant de respecter notre instabilité ontologique. [...] Point de surprise si l’on songe que son œuvre est une réflexion sur l’impossible unité, sur la dissension qui nous travaille par la discontinuité d’une lucidité à l’œuvre, minant la léthargie de l’illusion [...].⁸⁶

Nous avons évoqué le scepticisme qui se dégage de ce livre de transition entre l’œuvre roumaine et l’œuvre française. Cette attitude existentielle est en relation avec la pensée tragique qui trouve son expression dans l’écriture fragmentaire. Comme l’affirme Aymen Hacén dans un livre au titre paradoxal, cioranien, *Le Gai Désespoir de Cioran*, le scepticisme tue toutes les illusions, « “l’écriture tragique” est “paradoxale”, c’est-à-dire qu’elle va à l’encontre du monde : non seulement elle se veut “hérétique” à l’image de Cioran lui-même, mais elle s’affirme en se niant »⁸⁷. D’ailleurs une partie importante de

⁸³ *Ibidem*, p. 234.

⁸⁴ Nous avons analysé cette dimension à partir du livre de Paul Ricœur (*Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 1990) à une autre occasion. Cf. Mihaela-Gențiana Stănișor, *Les “Cahiers de Cioran”, l’exil de l’être et de l’œuvre. La dimension ontique et la dimension poétique*, Sibiu, Editura Universității « Lucian Blaga », 2005, surtout les pages 128-151.

⁸⁵ E. Cioran, *Fenêtre sur le Rien*, p. 234.

⁸⁶ Ingrid Astier, « L’écriture du paradoxe », in *Cioran, Cahier de L’Herne*, sous la direction de Laurence Tacou et Vincent Piednoir, Paris, L’Herne, 2009, p. 177.

⁸⁷ Aymen Hacén, *Le Gai Désespoir de Cioran*, Zaghouan, Éditions Miskiliani, 2007, p. 11.

l'exégèse est consacrée au « tragique et à la gaieté », au « rire tragique » à partir de la conception philosophique tragique de Clément Rosset⁸⁸. Dans ce *Carnet*, l'écriture de Cioran reste paradoxale, mais le tragique est mis en sourdine car, pour l'écriture, « le malheur est un grand stimulant »⁸⁹. Il cède l'initiative au Mot puisque c'est en lui que réside tout espoir de durer. C'est cette préoccupation pour l'expression paradoxale et concise qui éloigne l'auteur du tragique existentiel. Dans un fragment qui bouleverse le lecteur par sa beauté poétique, on peut voir un art poétique métaphorisé, le symbole de « la poussière » qui se dévoile comme la quintessence ontologique et la vérité poétique que tout auteur doit espérer d'atteindre : « Les mortels se distinguent les uns des autres par la quantité de poussière que soulèvent leurs pas. La fonction suprême à laquelle un homme devrait aspirer est celle de fossoyeur : rétablir la poussière dans ses droits éternels. »⁹⁰

L'espoir devient, pour un sceptique, un jeu de mots. Lucide, il varie les nuances des mots et leurs tonalités pour exprimer la même et éternelle damnation de l'être, le triomphe du désespoir à tous les niveaux : personnel, ontologique, littéraire. Il est intéressant de s'arrêter à l'un des fragments par lesquels se termine le livre, en faisant une comparaison entre les versions linguistiques. En roumain, Cioran emploie un même mot pour l'espoir, « *speranța* », mais deux mots différents pour « désespoir » : « *disperare* » et « *deznădăjduire* ». Le premier vocable, « *disperare* », implique aussi un sens pratique, celui, par exemple, de travailler, de chercher, de se trouver en action, de s'efforcer de tout cœur. Le deuxième a un sens plutôt religieux, amer et insiste sur la perte de tout espoir, de la foi, sur un impossible révélé. Le traducteur français garde le même mot, « désespoir », mais emploie deux vocables différents pour « *speranța* » : « espoir » et « espérance » :

La vie n'a de sens que si l'espoir est l'écume morale du devenir ou le principe cosmogonique de chaque jour. L'espoir est l'expression positive du temps, l'efficience de son orientation, tandis que le désespoir prend place au carrefour d'une infinité de chemins tout aussi inutiles les uns que les autres. Ce qui existe ne peut pas être autrement, et quand bien même ce serait autrement, cela reviendrait au même, nous répétons-nous dans le désespoir : alors que l'espoir élève au rang d'idole les *autres choses* qui se succèdent, et refuse – avec un entêtement doux, qui n'a rien de philosophique – l'Identité. L'espérance, c'est la monotonie dans le temps ; le désespoir, dans l'éternité.⁹¹

Ces deux mots sont choisis avec subtilité par le traducteur pour les adapter aux sens du fragment cioranien. « L'espoir » est de dimension humaine, il se réfère à la vie matérielle, sentimentale ou intellectuelle tandis que « l'espérance » est d'ordre transcendantal et religieux, proche de la foi. L'espérance est complexe et grave, non liée au quotidien et aux événements qui nous arrivent.

⁸⁸ Voir Clément Rosset, *La Philosophie tragique*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1991.

⁸⁹ E. Cioran, *Fenêtre sur le Rien*, p. 145.

⁹⁰ *Ibidem*, p. 138.

⁹¹ *Ibidem*, p. 219.

CONCLUSION

Ce carnet devient l'espace d'une écriture qui se (re)cherche, qui est en train de se créer, mais aussi d'un espoir qui projette littérairement ses fluctuations à travers les fragments. Cette fabrication poétique est marquée par des contradictions (espoir/désespoir) et l'insistance sur leur importance sur le plan onto-littéraire. Ce livre transitoire d'une ontologie dérisoire nous le prouve pleinement. La sève qui peut nourrir la pensée et entretenir l'écriture est la nuance ; savoir nuancer les spectres de l'espoir et les inconvénients de l'existence : « De quelle sève l'espoir pourrait-il raviver la pensée qui ondoie au-dessus des empires déclinants de l'ici-bas ? »⁹² La sève est dans le mot ; tout espoir vient du mot, de son pouvoir d'exprimer le vécu, l'entrevu, le désiré de l'être.

Comme nous avons pu le constater, l'espoir joue donc un double rôle dans l'écriture du *Carnet* : d'une part, il sert d'élément de contraste au désespoir lucide, propre à l'être voué à la mort, conscient du mal qui gouverne le monde, du malheur d'être né et de sa damnation sans issue ; d'autre part, il rend possible l'existence quotidienne, par la projection et la variation littéraires et paradoxales des paysages intérieurs troublants et des tableaux extérieurs morbides. Les approches philosophiques, théologiques et littéraires sont fragmentairement déroulées devant les yeux du lecteur qui est pris dans le cercle tourbillonnant du péché et du tourment, du diable et de Dieu, de la méditation tragique et du désespoir assumé, métaphorisé et méta-textualisé.

⁹² *Ibidem*, p. 49.